

Marie-Laure Béraud

Les chansons simplistes sont du même métal que ces soupes en conserve reproduites à l'infini par Andy Warhol et dont

on voudrait nous faire croire qu'elles ont autant de saveur que celles mijotées à la main — bernique, bien sûr. Les chansons simplistes voudraient faire croire que l'amour leur ressemble, aussi simpliste qu'elles, aussi dépourvu d'imagination, pantin pantalonnant entre promesse et menace, irruption et rupture. Parfois, pourtant, surgissent des chansons complexes qui restituent de l'amour l'écho des secrets, des méandres et des multiples doubles langages. Leurs auteurs sont si rares que les cinq lignes d'une portée suffisent à en noter la liste. Un nom vient de s'y ajouter, celui de Marie-Laure Béraud.

Elle est jeune, elle est belle, elle est nette comme le trait de crayon au-dessus de ses yeux, et comme son regard. Elle publie aujourd'hui un album nommé *Turbigo 12-12* (chez BMG). Titre qui ne tient pas plus compte de la nouvelle numérotation téléphonique que du contenu des

treize chansons proposées. Comment ça, treize ? Le milieu chantant, réputé superstitieux, déplorera au surplus le choix de la pochette, d'où jaillissent des œillets rouges, flous certes, mais indubitablement rouges, variété honnie des variétés.

Décidément dotée d'un piquant esprit de contradiction, Marie-Laure Béraud célèbre sur l'une de ses plages sa muse, une méduse, dont elle prétend qu'elle ne pique pas et qu'elle lui paraît aussi belle qu'on peut la juger repoussante. Et tant qu'à déconcerter l'amateur de simples (mais non, pas les plantes. Voir plus haut), cette Lyonnaise qui fit des études et les quatre cents coups à Paris réside désormais à Bruxelles. Pour raisons sentimentales, et parce qu'elle préfère la drôlerie de la capitale belge à la sauvagerie de la capitale française. Elle s'y est dénichée un atelier, et y peint assidûment. Attendez, ce n'est pas un article sur une chanteuse ? Si, et alors ?

Dans la vie comme dans ses chansons, la dame ne se livre pas avec extase à l'exercice de l'autoportrait. On peut juste lui trouver un air de famille avec l'un de ses couplets : « *Elle passait plus souvent / Du désespoir à l'espoir / Que de l'espoir au désespoir / Avec juste en-dessous du cœur / Une boule d'impatience.* » Extrait de *Les Immortelles*, chanson fraîche et fleurs séchées auxquelles l'auteur accorde un parfum — c'est ça, le talent.

Parmi les autres plages, on notera un empoignant hommage à une scène du *Dernier tango* de Bertolucci où les héros dansent follement dans un sinistre bal sur parquet : une reprise, un « *blues qui change du blues* » ; une autre, de Fréhel cette fois, palpitant d'une vie saisissante dans la voix rauque de Béraud ; un morceau tout entier composé de titres de chansons de Zarah Léander. De-ci de-là, un accordéon aux mines parfois argentines ; l'harmonica d'Arno, fameux Flamand rock ; le violoncelle écorché de Denis Van Hecke ; un Turc muni d'un saz, instrument compliqué au son clair...

Ah, la clarté sonore de *Turbigo 12-12* ! Béraud déteste « *quand il y a plein de trucs qui traînent partout* », donc les arrangements sont simples (pas simplistes, voir...). Et les prises directes, entendez que tout le monde est en studio en même temps au lieu qu'un ingénieur tricote des pistes enregistrées en monologue. Les instruments sonnent, l'oreille frissonne, la vie est là, pas simple, pas tranquille, mais charnue, charnelle, pleine d'ombres et d'énigmes.

Pour simplifier, Marie-Laure Béraud est une belle jeune femme qui chante, qui peint, qui lit, qui vit ●

Anne-Marie Paquette

Photographie d'Arnaud Baumann